

Cosmique cosmétique Julie Monot et Gil Pellaton

Pour cette exposition, les œuvres de Julie Monot et de Gil Pellaton habitent l'espace comme autant d'indices à un récit fabulé mêlant les vocabulaires des contes populaires, des mythes ancestraux et de la science-fiction. *Cosmique cosmétique* invite à penser l'hybridation des corps et des matières, la transformation constante d'un monde que l'on tente sans cesse de s'appropriier, de s'expliquer, d'ordonner.

Se rencontrant pour la première fois, le travail de ces deux artistes convoque l'onirisme pour ce qu'il a d'insaisissable, de transgressif et d'inquiétant, mais également comme révélateur potentiel du réel qui s'imprime, s'incarne et se révèle de façon fugace.

Gil Pellaton nous projette dans un futur archaïque fait de mutations organiques, où les corps s'altèrent au contact de patterns naturels. Ou inversement ? La présence et l'activité humaine sont en latence, en négatif. Des visages-carapaces apparaissent et se perdent sur la surface de l'aluminium ou se cristallisent dans un devenir feuilles-masque. Le corps, toujours parcellaire, se devine dans des accessoires impossibles ou dans un moonwalk aquatique. La technique de l'empreinte et du moule, que l'artiste utilise de manière récurrente, évoque une proximité sensuelle entre objets et sujets ; un contact qui perturbe la distance nécessaire au regard et invite au toucher.

Ce rapport haptique et anthropomorphe apparaît également dans le travail de Julie Monot. Dans un potentiel de métamorphose entre objets, corps et décors, ses œuvres inventent un surréalisme pop, un théâtre *camp*. Pour l'exposition, elle invite des personnages fragmentaires, en creux et en volumes. Leurs présences spectrales s'incarnent dans les vestiges d'une mine d'électrum, dans la dilatation d'une dormeuse molletonnée à la peau hydrocarbure ou le dressing dévitalisé d'une princesse synthétique aux traits de Grace Kelly, fermant les yeux sur son propre reflet. Contres-formes, ses mobiliers-postiches suggèrent l'habiter et le vêtir comme autant de configurations fantasmagoriques des représentations de soi.

Produite pour l'exposition, la vidéo en 16mm *Big Bang* met en scène l'implosion de l'instant initial. Cette narration de l'aube intergalactique s'incarne à l'échelle humaine, composant avec humour et poésie une chorégraphie pour étoiles et planètes.

Des récits originels aux utopies futuristes, l'exposition articule alors une cosmologie chimérique où les œuvres sont à la fois protagonistes – créatures à l'affût du mouvement – et signes – mues, traces, empreintes. Mêlant matières cosmiques (dont se forment les mondes) et substances cosmétiques (ornant les corps, les épidermes et les pharènes), Julie Monot et Gil Pellaton organisent, dans l'espace-temps de l'exposition, un univers : un ordre (*kósmos*) transitoire, un « tissu interconnecté d'objets et d'usages [...] partagés sans pouvoir être pleinement articulés ou rationalisés. »¹.

Gabrielle Boder, Tadeo Kohan

¹ John Tresch, « Choses cosmiques et cosmogrammes de la technique », *Gradhiva*, 22 | 2015, 24-47.